

Interview, Jean-Marc Chevillard, TSR

Sage-femme, un métier d'homme aussi

Medja Vyankandondera est Burundais. Il travaille comme homme sage-femme (titre officiel) à la maternité de l'Hôpital universitaire de Genève (HUG). En 2004, à l'âge de 33 ans, il devient en Suisse le premier homme à pratiquer cette profession.

Le parcours de Medja n'a pas toujours été simple. Au Burundi, après avoir travaillé plusieurs années comme technicien médical dans un dispensaire, il fuit son pays, en plein conflit ethnique entre Tutsis et Hutus. En route pour la frontière rwandaise, des milices veulent le tuer. Une femme portant un bébé lui sauve la vie en s'interposant entre ses agresseurs et lui. Elle reconnaît Medja qui avait aidé son enfant à venir au monde. Magie du sort, l'enfant à qui il a donné la vie la lui sauve.

Au Rwanda, il travaille dans un camp de réfugiés de Médecins sans Frontières comme accoucheur. Il se lie d'amitié avec des médecins suisses qui l'invitent six mois plus tard à venir dans notre pays en tant que requérant d'asile.

Arrivé en Suisse en 1996, il effectue tout d'abord une école de culture générale, puis les quatre ans d'études de sage-femme à la Haute école de santé de Genève (HES). Durant ses stages à la maternité, l'accueil de plusieurs consœurs n'est pas des plus sages.

Medja Vyankandondera qu'est-ce qui vous a poussé à choisir cette profession?

Depuis mon enfance, j'ai toujours aimé le social. En Afrique, quand je travaillais dans les dispensaires, j'aimais beaucoup aider les gens. Je pratiquais toutes sortes de soins, y compris des accouchements. Je pense que le fait d'avoir, en quelque sorte, été sauvé par cet enfant, m'a profondément marqué.

Lorsque vous avez pris contact avec l'école HES pour vous inscrire, comment ça s'est passé?

D'abord les responsables de l'école ont refusé mon inscription. Ils m'ont dit qu'il n'y avait jamais eu d'homme auparavant et que c'était un métier de femme. Vous pouvez imaginer leur réaction lorsqu'ils m'ont vu pour la première fois. Un homme et en plus noir (rire). Finalement, lorsqu'ils ont vu à quel point j'étais motivé, ils ont décidé de m'accepter et m'ont dit que je servais de «cobaye».

Je pense avoir ouvert une porte, puisque nous sommes aujourd'hui trois hommes sage-femme à Genève.

Comment vous êtes-vous intégré pendant ces études?

Durant les quatre années d'études, nous devons faire des stages à la maternité des HUG. La plupart des sages-femmes ne m'ont pas accepté tout de suite. Comme elles n'avaient jamais vu un homme pratiquer ce métier auparavant, elles ne me faisaient pas confiance.

Le matin, quand on commençait le travail elles ne me prenaient pas avec elles et me laissaient dans le bureau.

Et qu'est-ce que vous faisiez?

J'attendais et il y avait toujours une sage-femme qui n'était pas d'accord avec cette réaction et qui finissait par me prendre avec elle pour m'enseigner le métier.

Ça a duré longtemps?

Oui, pendant les quatre ans d'études. Ensuite, quand j'ai eu mon diplôme et que l'on m'a engagé à la maternité des HUG tout s'est calmé. Je pense que pour elles j'avais fait mes preuves.

Quand les futurs parents arrivent à la maternité, quelle est leur réaction lorsqu'ils vous voient pour la première fois?

En général, leur réaction est assez bonne. Je joue le trait d'union entre la mère et le père pour qui je suis souvent un confident. Il m'est souvent plus facile que pour mes collègues femmes de convaincre un père qui serait réticent à assister à l'accouchement.

Vous venez de dire «en général leur réaction est assez bonne». Avez-vous eu de mauvaises expériences?

Non, mais quelques femmes musulmanes refusent que je m'occupe d'elles. Comme moi-même je suis musulman, je les comprends très bien et je leur propose une collègue sage-femme.

Pouvez-vous m'expliquer ce que vous faites sur cette photo couché par terre et jambes écartées?

(photo à joindre lors de la parution de l'interview)



(Rire) Je montre à une maman comment elle doit pousser lorsque l'enfant est en train de sortir. Je fais toujours ça au début lorsque la mère arrive en salle d'accouchement. Je pense que c'est plus clair de le montrer que de l'expliquer.

Pensez-vous qu'il est possible, quant on est un homme sage-femme, de bien percevoir les sensations d'une femme quand elle accouche?

C'est vrai que mes collègues ont plus de facilité sur ce plan. Même pour celles qui n'ont jamais eu d'enfant, elles ont des repères que je n'ai pas. Moi je ne peux jamais dire à une femme « je sais ce que vous ressentez ». Je dois comprendre ce qui se passe par l'observation de tous les signes que j'ai appris au cours de mes études et lorsque j'étais en Afrique.

Medja Vyankandondera, quel est votre plus beau souvenir dans ce métier?

(...il réfléchit) C'est quand je serre la main des parents pour leur dire au revoir. J'ai à chaque fois envie de pleurer.

Avec ce moment fort passé ensemble, j'ai un peu l'impression de faire partie de leur histoire.

(encadré)

Medja Vyankandondera écrit actuellement un livre sur sa vie.

Il organise également, en collaboration avec «Action contre la Faim», une soirée parrainée par Jean Ziegler. Elle a pour but de récolter des fonds pour lutter contre la famine qui tue au Burundi.

Rendez-vous, le samedi 30 juin 2007 à 18h00 au THÉÂTRE- CULTURE, 64 rue de Genève à Chêne-Bourg.

© Sauf accord de l'auteur et de la direction du CRFJ, ces travaux, réalisés dans le cadre de la formation, ne sont pas destinés à la publication ni à la diffusion.